

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Joséphine Bacon, Jean Chapdelaine Gagnon, Stéphanie Filion

Rachel Leclerc

Number 154, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71767ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2014). Review of [Joséphine Bacon, Jean Chapdelaine Gagnon, Stéphanie Filion]. *Lettres québécoises*, (154), 44–45.



JOSÉPHINE BACON

Un thé dans la toundra. Nipishapui nete mushuat

Montréal, Mémoire d'encrier, 2013, 104 p., 17 \$.

Le sentiment de la toundra

Après avoir séquestré, déraciné, affamé, infecté, violé et disséminé son peuple, on présente Joséphine Bacon comme « une figure incontournable de la culture autochtone ». Que pense-t-elle de sa popularité ? Dira-t-elle qu'on joue à l'Indien, comme l'a écrit Jim Harrison dans *La route du retour*, ou qu'on se fait des accroires sur nous-mêmes, sur ce *Nous* qui, il n'y a pas vingt-cinq ans, lançait des roches aux Mohawks durant la crise d'Oka ?

Elle a trouvé son éditeur, un homme qui court la planète à la recherche de bons placements pour ses auteurs et sa maison. Mais, une fois qu'on a propulsé Joséphine Bacon dans tous les salons pour qu'elle nous parle de ses origines, que peut-on affirmer sur les « cultures autochtones », celles qu'on fait semblant de connaître ? Qui saurait nommer, par exemple, un seul sculpteur nuit parmi ceux dont les belles œuvres font la joie des collectionneurs du monde entier ?

Le mieux que Joséphine Bacon puisse faire, c'est se gausser d'être devenue notre bonne conscience. Elle, elle s'envole déjà vers ses hautes provinces pour redonner son tribut poétique à la Terre. Elle vit et survit dans ce lien qui lui est nécessaire comme une renaissance. Mais cette poète et réalisatrice vivant à Montréal ne ferme pas les yeux sur la réalité de l'itinérance, et c'est le rapport privilégié qu'elle entretient avec ses origines qui lui permet cette lucidité autant que cette distance : « Je ne suis pas l'errante de la ville / Je suis la nomade de la Toundra. » (p. 56)

Loin des idées, près du cœur

Voilà des vers tout simples qui ne relèvent pas, c'est peu de le dire, de la même expérience de vie que celle des Blancs. Toute poésie est l'œuvre et le témoin d'une expérience concrète à laquelle nous assignent les circonstances. Et la poésie, ici, c'est la Terre qui devient conscience : le loup hurle sa joie dans la nuit, les caribous se tiennent là aussi, quelque part dans la toundra. La Présence est totale et parfaite, que pourrait ajouter la rhétorique du Visage pâle à cette communion ? Il y eut des souffrances et des arrachements, mais voici la poète qui affirme sa présence malgré les blessures anciennes. Alors on comprend que la poésie est l'aveu d'un *attachement* renouvelé : « J'ai boité jusqu'à toi / Le dos courbé / Je suis allée chercher les grands-pères / Jusqu'à tes veines dans la rivière / J'ai allumé un feu / Tu me purifies / Je demande pardon à la vie. » (p. 68) Voilà que tout est dit. Chaque poète a eu, un jour ou l'autre, la certitude que son chant avait pour fonction de remercier la Terre et de le rendre à ses bras bienveillants.

Un rêve court sur le papier, c'est la liberté qui découle du *sentiment profond de la toundra*, la gratitude envers cet espace et aussi un aveu d'humilité devant sa réalité. On est loin de tout intellectualisme, très loin du tordeur à idées poétiques : il faut se laisser pénétrer par les vers de Joséphine Bacon et accepter de retrouver la foi. Cette langue



JOSÉPHINE BACON



de terre et de ciel, ce vocabulaire de faune et de flore, ces frissons de glace et de feu montrent bien que le poème naît d'une fusion de l'être avec l'élémentaire et se veut un prélude à l'offrande et au pardon. En lisant ce livre, j'ai pensé à une autre poétesse amérindienne, Éléonore Sioui, décédée en 2006. Ces pages expriment la volonté d'un geste, d'un seul geste d'amour éperdu envers sa propre naissance. Elles témoignent d'une manière d'exister, tout simplement, et de proclamer, comme l'écrit Joséphine Bacon dans son livre, publié en version bilingue français-montagnais, que « Tout horizon rêve / de sa beauté » (p. 84).



JEAN CHAPDELAIN GAGNON

Antonia

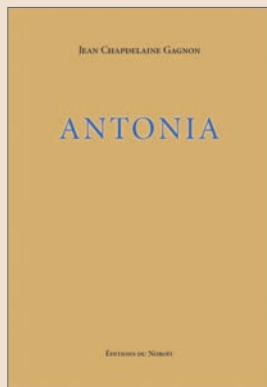
Montréal, Noroît, 2013, 124 p., 19 \$.

Faim de vie

Un autre livre sur l'Alzheimer et l'agonie d'un parent très âgé. Le genre de livre qu'on n'écrit qu'une fois, comme une douleur à traverser, un accès à crever, un devoir à accomplir. C'est à la fois un acte d'amour, un encombrement et une libération.

Jean Chapdelaine Gagnon fait partie de ces personnes fidèles qui publient au Noroît depuis plus de trois décennies. Cet homme sensible et franc, au sourire tout à fait contagieux, nous offre maintenant un livre sur sa mère ; cette mère dont il n'a pas voulu que la mort et l'oubli aient le dernier mot.

Il y a d'abord le titre, qui rappelle le grand roman de Willa Cather. Avoir eu une mère qui s'appelait Antonia vaut bien qu'on en fasse un titre, en effet. Cela aurait aussi pu s'appeler *L'incapacité des mères*, car voici l'histoire d'une perte, l'histoire de la plus grande des pertes pour un humain, celle de l'autonomie. Jean Chapdelaine Gagnon nous raconte sur une centaine de pages, dans un style sobre, l'impact qu'a



JEAN CHAPPELAINE GAGNON

eu l'Alzheimer sur cette femme qui va mourir à 90 ans, et sur l'effacement progressif de la vie en elle.

Le sujet, la perte des capacités et la mort des parents, être soi-même en deuil, c'est si fréquent dans nos vies et dans nos livres qu'il faut désormais une bonne dose d'originalité pour faire passer la pilule. J'aurais préféré que l'auteur nous parle de lui dans sa relation avec une mère en pleine possession de ses moyens. Rien là qui rappelle un Roger Des Roches inventant un style, un requiem obsessionnel et contemporain pour sa défunte, déroulant pour nous la mémoire de ses parents et celle de sa propre enfance, défaisant, refaisant le nœud identitaire du petit garçon tendu et assoiffé qu'il fut dans le brouhaha de l'existence où on l'avait lancé.

Il aurait peut-être fallu un rêve, une vision, une frustration – que sais-je – une utopie, une colère comme un feu sous le fagot du poème, et tout le livre en aurait été illuminé.

Ici, le poème est sage, il ne se veut qu'un reflet, une description de la femme déchue dont le corps va bientôt suivre la tête trouée dans le cloaque et l'obscurité. Ces pages sont divisées en plusieurs chapitres poétiques où comptent moins l'imaginaire, la pensée du poète que les incapacités d'une femme qui se meurt et qui, disons-le, n'a sûrement pas demandé toute cette attention, cette insistance sur son calvaire. « Épouse modèle coiffée maquillée/a pris des airs de clocharde/sans fard le cheveu rebelle/rare terne sec/rideau plat flottant par-dessus l'oreille/au lobe pendant/démesurément » (p. 70).

Puis, quand la mort est enfin passée, le fils dénoue les liens et exprime une sorte de joie où se mêlent l'abandon et l'envie de danser. « La mort est chose accomplie/ depuis belle lurette/comptine ritournelle/niche dans la tête l'oreille/plus pernicieuse qu'un ver/obsessif une vermine/festoie dans les chairs » (p. 103).

Il aurait peut-être fallu un rêve, une vision, une frustration — que sais-je — une utopie, une colère comme un feu sous le fagot du poème, et tout le livre en aurait été illuminé. Au lieu de cela, l'on se prend à souhaiter qu'aucun écrivain n'ait l'idée de venir assister à la transformation de nos bras en rouleaux de parchemin voués à l'effritement.

Malgré ces réticences toutes personnelles, je suis convaincue que, pour beaucoup de gens, ces poèmes pourraient revêtir une certaine utilité publique et se révéler une lecture apaisante aux jours de deuil. Il faudrait donc les faire connaître. Mais voilà, la poésie n'est invitée à s'exprimer à la radio et à la télévision qu'à condition de faire rire les animateurs, eux-mêmes convaincus que leurs esclaffements irréprouvés sont tout ce que rêvait d'entendre leur public, un public dont ils se font, à l'évidence, une bien curieuse idée.



STÉPHANIE FILION

☆☆

STÉPHANIE FILION
L'Orient, Louisiana

Montréal, Le lézard amoureux, 2013, 77 p., 17,95 \$.

La poésie du bout du monde

Après avoir publié en 2009, avec Isabelle Décarie, *Almanach des exils au Marchand de feuilles*, Stéphanie Filion signe ici son premier recueil de poésie.

Le livre, d'une couverture à l'autre, possède une belle facture, celle qu'on trouve habituellement chez le Lézard amoureux. Les poèmes sont bien servis, rehaussés même, par l'élégance d'un honnête Bookman — si je ne m'abuse.

Il est question de deux voyages, le premier au Liban, selon toute apparence, et le second à La Nouvelle-Orléans. « Regard des mitraillettes sur ma robe » (p. 12). C'est sûr, il y a menace, mais on aimerait aller plus loin dans la réflexion. Les jeunes auteurs voyagent beaucoup, et plusieurs d'entre eux semblent croire que le talent va se donner, avec un grand frisson, au détour d'une rue exotique dans quelque ville du bout du monde. Mais voilà, il est bon d'avoir un projet de vie à défaut d'un projet de livre, peut-être ce dernier aura-t-il alors la politesse de ne pas étaler l'ennui de son auteure. « Je mâche de la gomme au mastic/pour occuper ma salive. » (p. 14) *So what?* voudrait-on répondre. Il est vrai que ça se passe à Beyrouth, alors c'est différent... Vraiment? Non. Le problème avec l'ennui, c'est qu'il est égal partout. Quant au référentiel, c'est comme le zaatar, il ne faut pas en abuser quand on l'étaie.

Entre les deux pôles que sont le Liban et la Louisiane, de petits poèmes vont servir de traits d'union pour relier le début et la fin du livre. Nous est alors donné le détail d'un quotidien amoureux sans grande surprise. « Ta chemise blanche/sur la corde à linge/celle dont les fleurs/sont à l'intérieur. » (p. 45)

La Nouvelle-Orléans inspire des poèmes encore plus descriptifs. Toujours le dehors et l'extériorité, la surface, un regard vide sur les « tablettes pleines de sauces piquantes » (p. 66). J'aurais aimé assister au début d'un questionnement, d'un retournement sur soi, et que l'auteure nous dise enfin qui elle est et ce qui la fait courir ou marcher, ramper, nager vers l'autre dans les pays lointains où elle se rend. Mais on y est, on y est presque : « Ta peau sent le labyrinthe fleuri des étoffes/les tiges empourprés [sic] des feuillages/ta peau sent la poussière aigue-marine/les cèdres et les cyprès du temple de Salomon/ta peau sent le fleuve d'ici et de la maison. » (p. 71)